

Léo FERRÉ

Gros plan



« Le journal est un poison où s'étendent les démocraties. Les journalistes sont des démiurges que dérange un prurit de littéraire. Le talent de quelques-uns de ces plumitifs n'est jamais à hauteur de votre cœur et flatte tout au plus certaines de vos passions apprises à l'école »...

Ca, c'est du Ferré. Du Ferré d'il y a quelques années. Mais du Ferré tout de même. Connaissant bien le bonhomme, mais ne l'ayant jamais rencontré, je craignais de me faire « recevoir »...

Simple, accueillant, il m'a dit : « Tout de suite !... ». On s'est assis dans un coin tranquille.

Je l'ai écouté. J'ai retrouvé « Léo de Hurlevent », Léo le provocateur, celui qui mord et fait grincer les dents. Mais aussi Léo la tendresse, Léo le poète bouleversant, celui qui caresse et prend au cœur.

Je l'ai regardé. Il est loin le Léo à lunettes du « Temps du Tango », loin le « copain de la Neuille »... Monsieur son passé l'a laissé passer... Avec le temps, va tout s'en va... Reste un « Saint-Bernard » à cheveux gris, avec de drôles d'yeux qui clignotent et qui disent les souffrances d'hier et les désespoirs d'aujourd'hui.

Je ne l'ai pas interviewé. Je lui ai donné des thèmes. Il a joué avec. Je lui ai proposé une gamme de sept mots. Voici ses étonnantes variations...

AMOUR

« C'est le premier mot, le plus beau de la langue. De toutes les langues. Ça évoque la notion la plus vraie de l'homme qui s'est levé un jour, qui s'est servi de ses mains, d'abord pour faire des outils, et puis pour prendre une femme dans ses bras et l'aimer.

« Avec l'amour, on peut tout comprendre, tout sauver, tout pardonner, tout accepter et surtout, tout donner. Pour moi, l'amour, comme ça doit être pour tout le monde, j'imagine, c'est le don. Le don de soi, de ses idées... C'est un sourire permanent dans le cœur vis-à-vis des gens avec qui vous vivez.

— Ce n'est pas seulement l'amour d'un homme et d'une femme...

— Non. Sûrement pas. L'amour d'un homme et d'une femme... bon, ça va ! Mais c'est souvent une catastrophe, parce qu'on l'a acclimaté, j'allais dire dressé, à l'aide d'institutions aujourd'hui révolues et démodées. Vous savez que le Code civil, c'est le Code Napoléon. Et le Code Napoléon, c'est le Droit romain. Donc, nous vivons encore sous les énergiques décisions de romanistes d'il y a deux mille ans ! Or, on accepte de tout remettre en question — même les mathématiques — sauf les structures morales et politiques qui sont vieilles de deux mille ans.

« Moi, en tous cas, je crois à l'amour, parce que je ne vis que de ça et que je vis grâce à ça. C'est tout ».

ANARCHIE

« C'est avec un grand A, comme Amour. Vous savez, ce qu'il y a de grave, c'est que la plupart des gens ne savent pas ce que c'est. Vous n'avez qu'à prendre le « Petit Larousse », et vous voyez : c'est la négation de toute autorité, d'où qu'elle vienne. Moi, je trouve que c'est un sentiment très noble.

« Cela dit, c'est un état de solitude. L'anarchie, c'est triste ! Si on l'envisage en tant que prise de position vis-à-vis des structures élémentaires de la politique, on peut dire que l'anarchie, c'est la formulation politique du désespoir, désespoir devant ce mur incroyable des idées reçues, des idées communiquées par la radio et la télévision.

« En face de ce mur, il n'y a qu'une solution pour moi, c'est le refus, donc le désespoir, donc l'égoïsme en définitive.

— En tous cas, pas un système ?

— Sûrement pas ! Parce qu'alors ça n'est plus l'anarchie ! »

DIEU

« Bof... Dieu !... Moi, je suis catholique. J'ai été baptisé ; j'ai fait ma communion ; j'ai été dans un collège pendant huit ans, chez les Frères des Ecoles chrétiennes ; et ma notion de Dieu s'est arrêtée quand je suis sorti...

« Dieu ! Vous savez, Dieu ça peut être la musique, ça peut être la peinture... ça peut être... Chacun a un moyen de s'élever quand il le peut... La divinité se trouve partout, chez la femme, chez l'enfant, dans la rue... je ne sais... Surtout pas à l'église !

— Et Jésus-Christ ?

— Jésus-Christ... C'est une grande histoire. Jésus-Christ, c'était un chef de bande, vous savez. Il est mort à 33 ans. C'était un chef de bande politique. Il avait un frère jumeau qui s'appelait Thomas. Et lorsqu'on a dit qu'il était ressuscité — parce qu'il a effectivement été crucifié avec les deux larrons, deux copains de sa bande — c'est son frère Thomas qu'on a vu. Je n'invente rien. C'est dans un livre que personne ne connaît, que tout le monde peut acheter dans les librairies, et qui s'appelle : « Jésus et le secret des templiers ». C'est la Bible interprétée scientifiquement par un savant.

« C'est très important de remettre les choses en question à ce point-là. Les gens ne s'intéressent pas à ça. Moi, ça m'intéresse, parce que Jésus-Christ est une vedette. Morte il y a deux mille ans. Mais toujours une vedette. Avec un impensario extraordinaire qui s'appelle le Vatican. C'est une affaire extraordinaire ! »

MUSIQUE

« Moi, j'écris de la musique, parce que je suis musicien. J'étais musicien tout petit. Et je pensais que tous les gens respiraient comme moi, mangeaient du pain, comme moi, sortaient, marchaient, comme moi et que tous les gens faisaient de la musique comme moi.

« Et puis, un beau jour, je me suis aperçu que non. Que moi, j'étais musicien et que d'autres étaient magons, mathématiciens... J'ai découvert que c'était grave. Et j'ai appris que j'étais un artiste, donc un solitaire, donc un type qui, moralement, n'était pas aidé du tout. Surtout par sa famille. Mon père et ma mère vivent toujours. Je m'entends très bien avec eux ; il n'y a pas de pro-

qui est dans toutes les inconsciences. Ce qu'on appelle l'inconscient collectif ; ça existe.

« En ce moment, je dévie. Je vais faire de la musique. Je me sers de ce que je suis, du nom que j'ai dans la chanson pour faire de la musique. Seulement, c'est un danger. On

— Oui. Mais plus concrètement, du point de vue pratique ?

— Pour moi, la poésie ne va pas sans la musique. C'est un moyen formidable d'apporter dans l'oreille des gens des mots qu'ils ne sont pas habitués à recevoir.

— Et qu'est-ce que ça leur apporte ?

— La poésie pour moi, ce n'est valable que si c'est un combat. Sinon, ça reste un exercice de style. Alors ça ne m'intéresse pas. Je n'ai jamais fait ça. Non, la poésie c'est dans la rue, de toutes façons ».

SOCIÉTÉ

« La société ! La société ! Je vous répète ce que je vous ai dit tout à l'heure. Les structures sont antiques et solennelles. On accepte de remettre en question la science, la mode, l'aménagement... sauf les structures politiques et morales.

— Vous avez un pronostic ?

— Du tout. Aucun. Moi, je suis assez désespéré parce que je pense qu'on nous prépare un bel univers de matricules... J'ai beau jeu, vous me direz, à parler de ça, parce que je suis un peu en dehors du coup, étant donné que je suis sinistrement indépendant, vous comprenez... J'ai mis beaucoup de temps à m'installer dans cette indépendance et évidemment, j'ai beaucoup plus de loisir pour parler de ça. Beaucoup plus d'impunité aussi : je n'ai de compte à rendre à personne.

« Cela dit, si je peux aider les gens dans une certaine mesure, les éveiller, ouvrir une petite fenêtre par laquelle ils voient des choses...

— Leur donner une conscience politique ?

— La conscience politique... elle est détruite immédiatement par les gens dont c'est le métier

de fabriquer la conscience politique. C'est ça qui est grave. Qu'est-ce que vous voulez faire ?

— Un nouveau mai 1968 ?

— Non. Je ne crois pas. Vous savez mai 1968, il se suffit à lui-même. C'est très important. En mai 1968, on a parlé de révolution. Or, les jeunes n'ont pas voulu faire la révolution. Ils se sont insurgés... Car la révolution, c'est toujours dangereux. Ça veut dire : enlever quelqu'un du pouvoir pour mettre quelqu'un d'autre à la place. C'est pour ça que les anarchistes ne veulent pas le pouvoir.

— Vous êtes donc anarchiste, pas révolutionnaire ?

— Je suis un insurgé permanent. Comme tous les gens devraient l'être. Vous savez, les gens devraient être insurgés chez eux d'abord ; dans leur tête. Avant de faire le ménage dans la rue, il faut le faire dans la tête des gens. Or, ce n'est pas vous ni moi ni les flics qui vont le faire. C'est à eux de le faire, en face des habitudes de confort intellectuel. Ils sont bourgeois immédiatement, même sans argent, dès qu'ils ont certaines responsabilités, dès qu'ils s'engluent dans la famille qui est la première cloison abominable dans la vie des individus.

« C'est pour ça que toutes les structures doivent être reformées. Mais ça n'est pas possible. Quand ? Quand ? Hein ? Imaginez un peu ! »

SOLITUDE

« J'en parle avec une grande connaissance morale. Je suis un artiste, et un artiste est seul. L'art est une exorcissance, une maladie de la solitude.

« Quand je dis seul, je parle d'une solitude intellectuelle, bien sûr. Et je dis : le grand drame des solitaires, c'est qu'ils s'arrangent toujours pour ne pas être seuls... »

Texte : Jacques BONNADIER

Photo Jean-Louis SOLARY

blèmes. Mais, ils n'ont jamais compris ce que j'étais.

« J'étais un peu comme un canard. Et un canard, c'est difficile dans une basse-cour où il n'y a que des poules et des coqs.

— La musique, qu'est-ce que c'est pour vous ? Quand vous pensez à un musicien, à qui pensez-vous ?

— Ecoutez, je pense probablement aux mêmes musiciens que vous. Il y en a très peu de grands.

— Mozart ?

— Non, je pense d'abord aux grands musiciens dramatiques. Je pense à Beethoven, à la musique romantique, Wagner surtout. Et puis après, aux modernes. A Debussy qui a tout changé, tout inventé et à qui on a tant piqué d'ailleurs. Et puis à Bartok. Un peu à Berg et à Ravel.

— Et votre musique à vous ?

— Vous savez, dans ce monde où l'on a tout dit, on est toujours le fils de quelqu'un...

— Vous êtes le fils de qui ?

— Je ne sais pas. Je suis le fils de mes devanciers ; de toute cette culture incroyable

va croire que je travaille dans un genre mineur. Les gens font des catégories...

— Vous avez déjà composé un oratorio : « La Chanson du mal-aimé »...

— Je viens de le réenregistrer. Le disque de 1957 était devenu inaudible. Et j'ai fait une lecture de l'œuvre. Je dis moi-même le texte d'Apothéose. Je me suis attaché à ce qu'on comprend bien les paroles. Parce que c'est important. Avec les chanteurs, on ne comprend pas les paroles.

Les paroles, le vocabulaire... Ferré est un passionné de linguistique. Je vous fais grâce de sa longue digression à ce propos. J'en retiens simplement cette amère constatation : « Tout découle du langage. Tous nos grands malheurs viennent du langage. Parce que les notions sont vieilles, les mots sont vieux. On ne peut rien y changer. »

POÉSIE

« La poésie, c'est d'abord une façon de vivre. C'est une façon de regarder les choses. Une façon de ne pas être au monde. Et puis, c'est une noble tricherie... Parce qu'être dans la marge, être un observateur, sans l'être, tout en l'étant... Vous comprenez... La poésie, c'est la sœur de la science...